

BULLETIN MENSUEL

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON

FONDÉE EN 1822

RECONNUE D'UTILITE PUBLIQUE PAR DECRET DU 9 AOUT 1937
des SOCIÉTÉS BOTANIQUE DE LYON, D'ANTHROPOLOGIE ET DE BIOLOGIE DE LYON
RÉUNIES
et de leurs GROUPES REGIONAUX : ROANNE, BOURGOIN, VALENCE, ANNECY, etc

Siège Social et Secrétariat Général : 33, rue Bossuet, Lyon (6^{me})

Trésorier : M. A. PONCHON, 30, rue Malesherbes, Lyon (6^e)

ABONNEMENT ANNUEL : France et Colonies Françaises : 600 francs — C.C.P. Lyon 101-98
Etranger 700 francs

PARTIE ADMINISTRATIVE

Nous n'avons pas trouvé à Vergisson l'*Equisetum variegatum* que nous y cherchions sur la foi de CHATEAU et CHASSIGNOL (op. cit., p. 424). Ces auteurs n'ont du reste pas mentionné la présence d'*E. ramosissimum* dans les deux localités précitées ; peut-être y a-t-il eu confusion.

Présenté à la Section Botanique en sa séance du 14 Septembre 1957.

DE LA SPECIFICATION EN MYCOLOGIE

par G. BECKER

Toutes les Sciences de la Nature commencent par des catalogues. Il est nécessaire, avant de pouvoir raisonner utilement sur les êtres vivants, d'en posséder des nomenclatures aussi complètes que possible, et depuis que les hommes s'occupent à tenter une explication du monde de la vie, ils se sont acharnés à reconnaître toutes les formes qui tombaient sous leurs sens. Si dans certains domaines, comme les grands Mammifères, cette tâche se révélait assez simple, dans d'autres elle présentait des difficultés si insurmontables que beaucoup de catalogues sont encore incomplets ou aléatoires. Qu'on songe par exemple aux coquillage fossiles, aux Lichens, ou à certains genres de Phanérogames dont la connaissance exige la vie d'un spécialiste.

Les Champignons supérieurs aussi posent des problèmes souvent insolubles à leurs observateurs. Mais ces problèmes sont différents de ceux des autres Ordres. La première difficulté est purement physique. Les caractères des Champignons sont souvent si ténus et si invisibles à un coup d'œil même exercé qu'on reconnaît un vrai mycologue bien plus à ses incertitudes qu'au nombre de carpophores qu'il peut nommer.

Cette fugacité des caractères a entraîné une difficulté qu'on peut appeler historique, car il n'y a pas de science peut-être où le fléau de la synonymie sévisse avec un tel foisonnement. Un très grand nombre de descriptions anciennes sont inutilisables, et la plupart des noms conservés ne le sont que d'un commun accord pour désigner des espèces dont personne ne peut dire si ce sont celles de leur créateur.

Enfin, et cette difficulté-ci n'est pas la moindre, c'est que la notion d'espèce en Mycologie n'a jamais pu être fixée avec précision. Il en est résulté que chaque mycologue se fait son idée à lui de l'espèce, qui ne correspond pas à celle des autres. Aussi les Flores les mieux faites et les plus sûres ne font-elles que cerner par des formes connues le nombre inconnu des formes que nous ne connaissons pas encore. En déterminant une espèce, toutes les fois qu'on arrive à une détermination approximative et seulement vraisemblable, il y a gros à parier qu'on est tombé sur une de ces espèces qui gravitent autour d'un ensemble dans lequel les formes sont tellement voisines qu'on ne peut plus dire où commence une espèce ni où finit une autre. On est en conséquence tenté de prendre un parti extrême : ou bien de s'en tenir à une conception large de l'espèce, un seul nom pouvant recouvrir une série de formes presque identiques, ou bien tout décrire et tout nommer de ce qui ne correspond pas exactement avec le déjà connu. La première solution se heurte à cet obstacle qu'il n'y a pas de critère qui permette de savoir toujours où s'arrêtera la « grande espèce », et l'autre à un obstacle de nature intel-

lectuelle, car à vouloir tout nommer et jusqu'aux plus petites différences, on arrivera à un tel nombre d'espèces que la mycologie deviendra une science impénétrable, ce qu'elle est déjà en partie.

Mais c'est là très mal poser le problème. Il s'agit dans la Mycologie comme dans toutes les autres sciences de rendre compte de la réalité quelle qu'elle soit. Or avec les moyens d'investigation dont nous disposons aujourd'hui, nous sommes à même de distinguer des quantités d'espèces qui échappaient à nos ancêtres. Bien pis, notre idée de l'espèce prend obligatoirement une dimension nouvelle à la suite de certains travaux dont on n'a pas aperçu tout de suite les conséquences extraordinaires. Les premiers qui ont étudié les polarités sexuelles des Champignons ignoraient eux-mêmes où les mènerait cet exercice en apparence gratuit. Mais il n'a pas fallu longtemps pour s'apercevoir que certaines espèces, si leurs exemplaires sont récoltés loin l'un de l'autre, donnent des spores et des mycéliums primaires qui sont incapables de conjugaison. Ainsi le *Polyporus squamosus* d'Europe, absolument identique par ailleurs à celui des Etats-Unis, refuse de se conjuguer avec lui. La morphologie et le chimisme des deux plantes sont rigoureusement identiques, mais depuis leur séparation en deux aires distinctes, il est intervenu entre elles une différenciation génétique qui les rend interstériles. Or dans tous les ordres de la Nature, ce caractère d'interstérilité est considéré comme un critère prégnant de spécificité. Si on veut l'admettre en mycologie, on sera amené à envisager, dans des espèces rigoureusement monotypiques, des « espèces intérieures » d'ailleurs impossibles à déterminer et même à fixer par quelque description que ce soit. Et de la sorte, la détermination du Champignon le plus banal ne pourra plus se faire avec une bonne conscience, car un nom, au lieu de désigner une forme sûre, ne sera que l'hypothèse d'une des formes possibles dont les critères réels sont et demeureront inaccessibles.

Dans un cas pareil, c'est la matière qui s'oppose au besoin de l'esprit. Doit-on pour autant renoncer à nommer ce qui doit l'être, et faut-il refuser de connaître et d'enregistrer les espèces manifestement nouvelles sous prétexte qu'elles embarrassent la mémoire et encombrant l'esprit ? Ce serait une folie évidente, car si une espèce existe réellement, rien ne peut permettre de la négliger, et quand une espèce dite classique est en toute certitude reconnue aujourd'hui comme étant un complexe considérable de bonnes espèces qu'il est parfaitement possible de séparer et de définir, ce serait une faute grave de les négliger.

Si la spécification était le but des sciences naturelles, on pourrait admettre qu'elle soit soumise à notre commodité. Mais si, comme il est permis de le croire, la spécification n'est que le moyen d'atteindre une conception plus générale d'un Ordre donné, si en un mot la connaissance des espèces doit conduire à expliquer la phylogénie de groupes entiers et leurs enchaînements, il devient impossible de négliger la moindre espèce, même si elle est très semblable aux formes voisines, car on ne peut pas savoir *a priori* si ce n'est pas précisément cette espèce d'apparence insignifiante qui un jour ou l'autre donnera l'indication majeure grâce à laquelle on obtiendra l'interprétation convenable de tout un ensemble. Or si la spécification n'est pas rigoureuse, il sera impossible de savoir de quoi on parle, et tous les mycologues ont fait la triste expérience de travaux considérables et qui auraient dû être importants,

mais qu'on est contraint de laisser de côté parce que l'auteur n'a pas contrôlé suffisamment l'identité de la plante dont il s'est occupé. Et si, suivant cette discipline, certains genres deviennent tellement touffus qu'aucune de leurs espèces ne peut plus être déterminée ailleurs qu'au laboratoire et avec l'aide d'une énorme littérature, la faute n'en incombe pas aux mycologues, mais bien à la nature des choses, contre laquelle on ne peut rien.

Cette conclusion pourrait paraître désespérante et la mycologie un domaine interdit si, dans la pratique, il n'était pas permis de se contenter à moindres frais. Les Flores classiques donnent des listes d'espèces que nous avons fait exploser en les regardant de plus près. Il est donc juste de considérer ces espèces primitivement reconnues comme des chefs de file, et il faut admettre que sur le terrain, toute détermination, désormais, doit se limiter à dire que tel Champignon appartient à tel groupe. Si l'on veut un exemple, qu'on pense à *Cortinarius largus*. Autrefois, ce binôme désignait des Cortinaires présentant tous entre eux une identité physiologique évidente sur laquelle tout le monde était d'accord. On s'est aperçu depuis qu'il existe à l'intérieur de cette espèce des formes à peine différentes au simple regard, mais qui présentent des différences aussi subtiles que constantes de coloris, de dimensions sporales, de propriétés chimiques ou d'habitudes écologiques qui ne permettent pas leur réduction à un même dénominateur. Il faut donc se contenter, à première vue, de dire non pas : c'est *largus*, mais : c'est « un » *largus*, en réservant à plus tard une détermination plus fine.

A propos des Cortinaires, c'est le parti qu'ont suivi KÜHNER et ROMAGNESI dans leur flore magistrale, puisqu'ils y ont classé toutes les nouveautés — en attendant d'autres — autour des espèces déjà connues qui servent de types bien fixés et de points de repère sans lesquels les déterminations seraient à peu près impossibles.

La pratique de la Mycologie n'a rien à perdre à cette méthode. Au contraire, loin de rejeter les travaux des anciens, elle les prend pour base sûre et conserve ainsi une tradition très précieuse, et les nouveautés dont on risquerait autrement d'être écrasé viennent d'elles-mêmes se ranger sous des rubriques toutes prêtes à les recevoir. Que la connaissance de ces nouveautés représente un très gros effort, nul ne saurait le nier. Mais pour qui a le temps et veut s'en donner la peine, la mémoire est une faculté sans limites. De plus, il n'est pas nécessaire de connaître toutes les espèces — qui oserait s'en flatter ? — mais de connaître bien un certain nombre d'espèces auxquelles viendront sans cesse s'en ajouter d'autres. La reconnaissance sur le terrain est un talent et une commodité, un plaisir aussi, mais il serait vain de s'en laisser obséder. Car on pourrait très bien concevoir un homme qui connaîtrait toutes les espèces et ne comprendrait rien aux Champignons, et réciproquement. L'essentiel est que toutes les espèces soient progressivement distinguées et qu'on puisse être sûr le cas échéant d'arriver à les nommer correctement. Il faut seulement dans cette tâche fine se garder de se fier à ses propres sentiments et l'aborder sans idée préconçue. L'espèce n'est peut-être qu'un postulat de nature métaphysique, mais puisqu'il est reconnu qu'on ne peut s'en passer, il faut l'admettre comme il est et tirer de lui toutes les conséquences qu'il comporte. Notre « confort intellectuel » n'entre pas en ligne de compte.

Présenté à la Section Mycologique en sa séance du 16 septembre 1957.